Wolfgang Wickler, *Dialekte in tierriech. Ihre ursacher und konsequenze*

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3428>

DOI : 10.4000/praxematique.3428

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 109-114

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Wolfgang Wickler, *Dialekte in tierriech. Ihre ursacher und konsequenze* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 14 | 1990, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3428> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3428>

Wolfgang WICKLER

DIALEKTE IN TIERRIECH. IHRE URSACHER UND KONSEQUENZE, 1986 (d'après la traduction italienne, **I DIALETTI DEGLI ANIMALI**, Bollati Boringhieri, Torino, 1988).

Il n'est pas d'anthropologie (linguistique en particulier) sans un regard sur la phylogénèse. Cela fait longtemps qu'on essaie d'éclairer non seulement les origines, mais les principes fonctionnels du langage humain par ce qu'on tente de saisir du « langage des animaux ». Entre le linguistique et le zoologiste une collaboration est établie. Le petit livre de synthèse de W. Wickler, directeur de la section ethnologique de l'Institut Max Planck de Physiologie comportementale de Seewiesen, s'inscrit dans ce cadre. Nous devons l'accueillir avec d'autant plus d'intérêt que, choisissant la synthèse, il nous économise la lecture d'une littérature très dispersée en revues et classe pour nous des travaux d'un haut degré de spécialisation. Il promet ainsi de nous apprendre « quelque chose sur l'origine des traits caractéristiques de l'homme » par la comparaison avec d'autres êtres vivants.

La biologie génétique justifie l'intention. On comprend mieux l'homme en scrutant des stades antérieurs de l'évolution de la vie. Encore faut-il être *grosso modo* sur une lignée évolutive homogène. Le danger est grand de s'égarer dans la description anthropocentrique de solutions seulement parallèles aux mêmes problèmes existentiels, par exemple à la communication interindividuelle. Nous avons senti ce danger tout au long de notre lecture. Pourtant Wickler veut s'en garder. Mais il ne peut sortir du cadre de sa spécialité, qui s'est établie sur cette ambiguïté.

Une précaution pourrait être, du côté de la zoologie, une information vraiment exacte, — pour cela il faudrait qu'elle fût non pas éclairée latéralement, mais participationnelle — sur la linguistique. On le voit bien à l'usage du mot « dialecte », dont il faudrait sortir d'abord, et dont on ne sort jamais. Il est en linguistique même fort incommode : qu'on pense à la divergence d'emplois entre l'Europe et les USA ! Il devient insoutenable s'il s'agit des animaux, dont on n'ose pas affirmer qu'ils ont une langue, si on leur accorde cette activité métaphoriquement et fort mal définie qu'on appelle langage. Wickler n'ose pas des classifications aussi audacieuses que celle de Ploog, distinguant dans une population d'oiseaux un dialecte « roman » et un dialecte gothique (p. 52), mais on ne voit pas qu'il arrive à définir mieux que ses collègues l'objet de son étude.

Cet objet existe pourtant de façon très concrète. Mais il n'est aperçu, nous semble-t-il, que sous la forme d'une *relation hyponomique de l'hétérogène*. Par dialecte il faut entendre, chez les oiseaux, et chez quelques espèces animales pratiquant une communication acoustique à émissions spécifiques, une variation des émissions dans l'espèce. Or l'espèce a été définie par la morphologie des individus et par le comportement, soit de ces individus, soit des groupes. Exceptionnellement l'émission sonore intervient au niveau de la

définition, mais comme caractéristique comportementale (ex. la mouette rieuse). Il y a dialectes chez les mésanges, parce que les mésanges ne chantent pas toutes la même mélodie.

On pourrait faire remonter l'hyponymie et proposer d'affiner le classement des espèces en y incluant les modalités de l'émission sonore. Mais à cela s'oppose l'hétérogène lui-même : l'espèce des mésanges a une morphologie et un comportement stable, alors que les « dialectes » subissent des modifications. Les « langues » d'ailleurs aussi, si on les posait au niveau des espèces : les espèces d'oiseaux contaminent, échangent leurs chants.

C'est en fait cet hétérogène, — qui fait difficulté au classement, qui interdit la définition claire —, l'essentiel de l'*objet*. En se servant de la métaphore du « dialecte », le naturaliste traque quelque chose de plus et d'autre que la morphologie et le comportement de l'espèce : sur une différence de rang inférieur il devine ce qui serait (le conditionnel est de nous) chez l'homme un langage culturel. Wickler parle de « protoculture ». Son livre n'est écrit que pour l'appréhender.

Pour cette raison, il arrive que l'hyponymie fuie. On parle de dialecte même s'il est coextensif à l'espèce, on meuble alors le lieu conceptuel où l'on n'ose mettre le terme de *langue*. Mais on reste bien sur l'hétérogénéité du morphologico-comportemental et du message sonore.

Dans cette hétérogénéité nous voyons, pour notre part, depuis une linguistique qui se veut anthropologique, quelques grandes questions posées. Nous les énonçons en recevant de Wickler, et de ses collègues à travers lui, une documentation passionnante, mais en prenant en quelque sorte à revers leurs classements.

Avouons d'abord notre scepticisme quant à l'application au chant des oiseaux d'une distribution analysatrice en vocabulaire et syntaxe. De la syntaxe, nous sommes sûr, puisqu'il y a syntagmatique architecturée (émissions stéréotypées instanciées dans le temps). Mais pour qu'il y ait vocabulaire, il faudrait poser un signifiant, et donc un signifié, ou une production de sens. Au lieu où l'homme fabrique du sens, c'est-à-dire où il décrit le monde et s'y installe comme sujet, le monde animal (les oiseaux en particulier) semble ne placer que le fait même de la communication. Nous ne saurions, pour la même raison, accepter le terme de « syllabes » ; la syllabe est une unité phonique faite de phonèmes, c'est-à-dire d'unités signifiantes. Rien ne permet de supposer des phonèmes dans la pratique vocale des oiseaux. En termes hjelmsléviens : les oiseaux sont capables de formes de l'expression, mais faute d'une substance du contenu, ils ne les transposent pas en formes du contenu.

Il serait intéressant de fixer, pour ces formes d'une expression qui n'est pas expression de ..., mais expression tout court, une terminologie. Nous découvrons, à premier examen, la nécessité d'isoler des segments mécaniques, « bruits » analogues, mais seulement analogues à nos consonnes, des segments mélodiques, « tons » ou « notes », analogues à nos tessitures sur voyelles, mais seulement analogues puisque les oiseaux n'ont pas de glotte ;

de mettre en évidence les pauses occlusives et leur durée ; de décrire les séquences itératives, pour lesquelles le terme de *syntagmes* conviendrait bien. Ainsi s'établirait la *Gestalt* (le terme est de Wickler) sonore, soit de l'espèce, soit à la hauteur du « dialecte », d'une variation dans l'espèce.

L'autonomie de cet objet, de cette *Gestalt* hétéronome du biologique, prend un relief saisissant quand on envisage la transmission d'espèce à espèce : ainsi chez les oiseaux parasites cavernicoles qui apprennent la *Gestalt* de leurs parents adoptifs : Wickler dit « comme des langues étrangères » (p. 32).

On ferait utilement entrer dans cette définition les modèles explicatifs (qui sont des hypothèses explicatives, prenant la place d'une vraie définition) des « dialectes ». Ils nous éclairent sur la divergence de cette activité communicationnelle avec le langage humain. Retenons trois hypothèses qui paraissent se vérifier très largement : que les « dialectes » agissent dans un sens d'isolement des groupes et surtout des couples, favorisant ainsi la protection contre les ennemis et confirmant la génération endospécifique ; que le choix de certaines tessitures, de certaines itérations dépend de l'environnement sonore (un chant d'oiseau doit, pour être efficace, « trouer » cet environnement, occuper une « fenêtre sonore » ; l'urbanisation et son bruit ont donc obligé les espèces animales à modifier leurs émissions). De façon très générale, les observateurs ont noté des relations avec l'environnement qui ne sont pas seulement explicables par la nécessité de le dominer. C'est un sujet que nous comprenons mal, mais un sujet fascinant. Pourquoi les oiseaux vivant sous le couvert de la forêt tropicale chantent avec des fréquences basses, avec un spectre de fréquences étroit et des tons purs fréquents, alors que les espèces de prairies émettent des trilles compliqués (p. 70) ? On n'a pas tout dit si l'on se réfère aux conditions de transmission des sons. Il y a là autre chose qu'une économie strictement écologique. Pourquoi le roitelet et la grenouille qui vivent au bord des ruisseaux dans l'Himalaya émettent-ils des appels extraordinairement semblables : brefs, ordonnés rythmiquement, contenant des tons purs (p. 72) ? L'accord d'une *Gestalt* (non spécifique) avec le milieu est plus qu'une modification en information par celui-ci. Le principe strictement économique d'adaptation est ici relayé par ce qu'il faut bien considérer comme un sur-réglage « luxueux ». Si ce n'est pas là une « protoculture », c'est une construction fort analogue à une écologie culturelle, à une esthétique de l'insertion biologique.

Le rapport du chant des oiseaux au territoire est un thème fort connu. Chomsky en a tiré jadis des enseignements latéraux pour la linguistique. Deux questions surgissent dans notre esprit. La première vient de la dialectologie, plus spécialement de la dialectométrie : liaison de la variation du syntagme de l'espèce avec la distance et l'orientation géographique. Elle n'existe pas pour toutes les espèces. Elle n'a pas toujours le même rayon. D'une façon générale elle est disjointe des variations morphologiques secondaires.

Le cas le plus significatif, le plus riche en données *simples* est celui du gobe-mouches africain, étudié par Wickler spécialement. Il chante deux types de « strophes » suivant

l'endroit où il vit, sans que se révèlent des différences écologiques ; une séquence de trois notes descendantes d'une tierce ou des séquences longues descendantes sur les trois premières notes. La distribution se fait sur une ligne E-O d'homophonie pour la seconde et une autre, plus complexe, NS — S — SE pour la première. Le rayon est situé entre 160 et 265 km. Les isoglosses sont traçables (p. 77).

Nous interpelle aussi l'éventuel rapport de l'individu chanteur à son territoire personnel. Y aurait-il chez les oiseaux, et d'autres animaux territorialisateurs, l'équivalent d'une topothèse subjective ? Il ne semble pas. Tous les chants étudiés ont deux fonctions : la recherche ou la protection du partenaire sexuel, le refoulement de l'ennemi. Une dialectique du *même* et de l'*autre* existe bien puisque tout *autre* est intrus (même et surtout s'il est de la même espèce), mais le *même* est instrumentalisé par la fonction reproductrice ; il place chez le mâle solitaire (encore plus dans le couple) le duel comme nombre limite d'identification (l'identification existe, elle est stable dans la mesure où le couple est fidèle, ce qui est le cas dans les plus nombreuses espèces).

Le grand thème d'étude est dès lors une triangulation active. Wickler l'a observé chez la pie grièche éthiopienne : le couple fait alterner très rapidement un chant où il se reconnaît et un chant destiné à maintenir un rival à distance (p. 33).

Rien ne permet d'aller plus loin et de poser une construction propre à l'individu, un en-soi quelconque. D'autre part, les comportements de couples sont liés à l'isolement de la dualité reproductrice ; ils se perdent dans les espèces vivant en groupes nombreux. Ce qui n'est pas le cas du sujet humain en société.

La sexualité est donc positivement/négativement le motif de chant, d'une façon contraignante, même si dans ce chant entrent tout le « sur-réglage luxueux » et quelques performances hors réglage de mâles exceptionnellement « doués ».

Cela permet, semble-t-il, de brancher la pulsion communicative de l'homme, dont on sait combien elle est érotisée, sur une constante biologique d'appel-reconnaissance dans l'exercice de la fonction sexuelle.

Sur ce point, une attention aiguisée devrait être accordée aux *rôles*. Celui de la femelle est très souvent silencieux. Mais il n'est pas pourtant inactif. Car la femelle possède toujours une compétence passive de la mélodie d'appel-reconnaissance. Elle la révèle dans le duo. Elle en fait, si elle reste muette, quelquefois une pièce essentielle de la constitution du couple.

Dans le cas où certains mâles modifient individuellement le syngtame identificateur, il est courant que la femelle les refuse tant qu'ils n'ont pas appris ou réappris sa propre version (en particulier pour parvenir au chant à l'unisson). Elle est comptable phylogénétiquement du réglage mélodique. De cette façon elle protège le réglage sexuel : la monogamie (p. 83).

Plus subtilement, dans le cas du *molothrus* d'Afrique, les femelles muettes ont une préférence marquée pour le chant du mâle appartenant à leur sous-espèce (il en est deux : *ater* et *obscurus*). Les mâles élevés en solitaires devront devant elles choisir l'une des deux

mélodies. Ils le font par tentatives successives. Ils devront donc les posséder. Elevés avec d'autres espèces ils développeront des compositions de chant *ater*, de chants *obscurus*, et d'autres types mélodiques, empruntés ou non. Les femelles deviennent pour eux des « maîtres de chant » (p. 105). En peu de temps elles apprennent aux mâles quels sons émettre pour ne pas être chassés ou attaqués. Quand ils ont trouvé le chant juste, ils s'y spécialisent, l'émettent de plus en plus souvent, et s'établissent ainsi en couple.

La femelle connaît donc un « dialecte cryptique » (p. 56). On le lui fait émettre en lui administrant du testostérone. Ce « dialecte » est toujours celui du père (à la rigueur du « leader mâle du groupe »). C'est ainsi que le pôle femelle assure l'identité de l'espèce.

Avec ce dernier exemple nous sommes confrontés au grand problème qui occupe Wickler tout au long de son livre : comment distinguer ce qui est codé génétiquement et ce qui est codé traditionnellement (par mémorisation d'un apprentissage) ? Il semble bien qu'il y ait des incertitudes. Par exemple la connaissance des itinéraires par les oiseaux migrateurs est une fois décrite comme un apprentissage de premier vol, une autre fois au moins attribuée au code génétique. Le mâle qui redonne la mélodie de l'espèce sous l'exigence de la femelle paraît avoir une compétence de nature génétique. La femelle qui exige de lui la mélodie du père est dans la tradition : là il y a distribution.

C'est le grand débat nature / culture, phylogénèse / ontogénèse. On peut y verser trois observations principales et fort générales. La première concerne le rapport de l'apprentissage à la programmation de l'individu. Son image la plus claire est dans la mise en réserve du savoir reçu : ainsi beaucoup d'oiseaux nicheurs impriment dans leur mémoire le chant du père dès après l'éclosion, mais ils ne le redonneront, même s'ils ne l'ont jamais plus entendu, qu'à l'étape de leur maturité sexuelle (p. 27). Une mise en réserve (qui serait chez l'homme une mise en inconscience) de la culture entre dans le rythme contraignant de la nature.

Une autre concerne l'apparition dans le comportement animal, si l'on quitte un moment le domaine du chant, d'apprentissages pratiques : d'une véritable praxis. Ainsi les mésanges apprennent en observant les aînés du groupe à prendre leur nourriture des distributeurs automatiques installés par l'homme (p. 12). Elles apprennent même à ouvrir les bouteilles de lait (dans une véritable « aire culturelle » anglaise). Une intelligence analytique intervient là, car il suffit qu'une mésange laisse une bouteille ouverte pour qu'une autre retrouve la technique de l'ouverture en une autre occasion..

Existe-t-il des « dialectes techniques » ? La bécasse de mer, qui se nourrit d'huîtres, sait les ouvrir. Mais elle a plusieurs techniques pour cela et les individus en apprennent *une* de leurs parents. Il y aurait donc une « homogamie de technique » (p. 101). Nous voici très près d'une diversification socio-technique.

Mais, très évidemment, aucune désignation de technique ne peut être reconnue dans l'émission sonore. Répétons que cette émission est analysable en forme d'expression et jamais en forme de contenu. A la place de celle-ci, se découvre une liaison globale à un

comportement : accouplement, courtoisement, signal de danger, menace d'expulsion, combat. Cette liaison syntagme-conduite n'est pas la liaison praxème-praxis. A notre avis, dire qu'on est « en deçà » de l'hominisation est un classement trompeur. Nous sommes sur une autre lignée génétique.

Mais sur cette lignée le codage des gènes est déjà largement articulé sur la tradition. Il y a même ce choix non nécessairement avantageux, ce droit de l'espèce à l'erreur dans le comportement, sur lequel Wickler argumente contre la plupart de ses collègues, et où nous voyons un équivalent de la culture (ce qui est à joindre au « sur-réglage luxueux »)

En définitive faut-il adopter une unité d'analyse où se définit l'élément de comportement transmis génétiquement, et qui permettrait de placer chez l'oiseau un cerveau « déjà culturel » : l'*idène* de Murray, parallèle au gène ; le *mnème* de Hering, le *mème* de Dawkins, que retient Wickler ? La question est ouverte. Mais, répétons-le, il ne faudrait pas sur ce chemin procéder à une assimilation trompeuse avec l'homme. Parler de « dialectes », comme parler de « culture », ou parler d'unités mémorisables, ça n'est pas parler d'articulations signifiantes linguistico-conceptuelles.

Mais c'est sans doute, par éclairage indirect, insérer le langage dans le biologique. La linguistique a tout intérêt à le faire si elle veut dissiper l'anthropocentrisme, tout en se gardant d'anthropomorphisme.

Robert LAFONT